

Entretien avec Spike Lee New York bien cuit

Claude Racine

Number 44-45, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23138ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

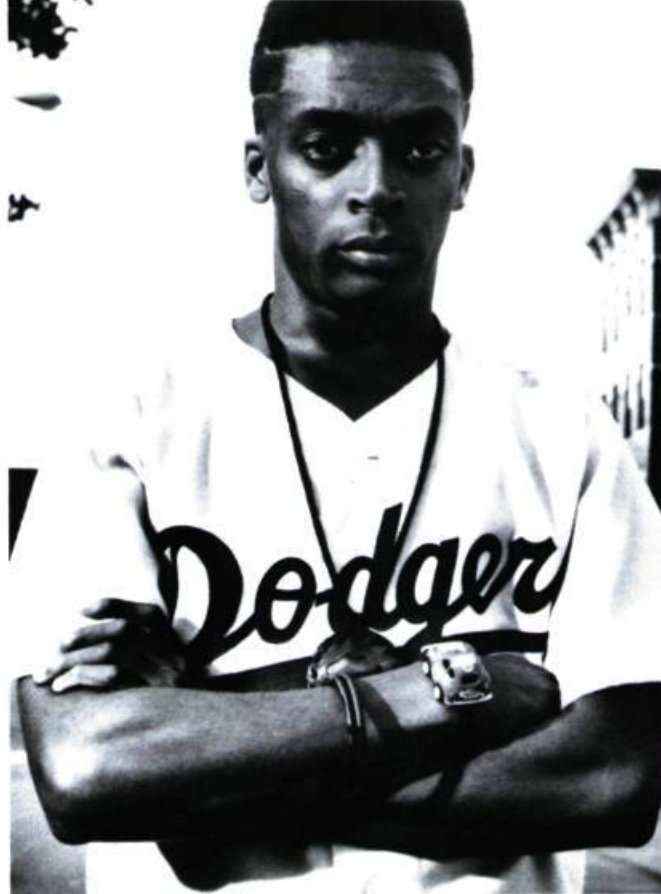
[Explore this journal](#)

Cite this document

Racine, C. (1989). Entretien avec Spike Lee : New York bien cuit. *24 images*, (44-45), 26–28.

ENTRETIEN AVEC SPIKE LEE

propos recueillis par Claude Racine



Spike Lee

NEW YORK BIEN CUIT

Peu de films américains tournés ces dernières années portent un regard d'une telle puissance sur leur société que *Do the Right Thing*. Un film formellement exemplaire à bien des égards, qui a prise directe sur la réalité vécue par les Noirs new-yorkais. Nous avons rencontré Spike Lee au dernier Festival de Cannes où un jury timoré allait quelques jours plus tard, exclure *Do the Right Thing* de son palmarès, lui préférant entre autres, le très moralisateur *Sex, Lies and Videotape*.

— **24 images:** Comment est né *Do the Right Thing*? Êtes-vous parti d'une idée en particulier? Aviez-vous déjà plusieurs personnages présents à l'esprit?

— **Spike Lee:** Je suis parti d'un événement tragique, le «Howard Beach incident», qui s'est produit à New York, il y a près de deux ans. Trois jeunes Noirs rentraient tard du travail un soir, quand leur voiture est tombée en panne dans un quartier de Queens, «Howard Beach». Ils ont marché quelques kilomètres pour essayer de trouver un téléphone et, dans une pizzeria, ils se sont fait attaquer par de jeunes Italiens armés de bâtons de baseball. Michael Griffin, l'un des jeunes Noirs, a été pourchassé jusqu'à l'autoroute et là, il s'est fait renverser par une voiture. Le scénario est inspiré de ce fait divers. Mais *Do the Right Thing* n'est pas vraiment une adaptation de cette affaire. Nous en avons gardé quelques éléments: les conflits raciaux entre Noirs et Italo-Américains, la pizzeria comme théâtre du drame, le bâton de baseball et la mort du jeune Noir.

— **24 images:** Vous donnez une image particulièrement désœuvrée de la communauté noire.

— **S. Lee:** Je pense que le film est fidèle à la réalité. Il faut comprendre aussi que l'action de *Do the Right Thing* se déroule en une journée, un samedi. On peut donc avoir l'impression que personne ne travaille, mais ce n'est pas le cas. Par ailleurs, ce n'est pas parce que les gens sont au chômage qu'ils ne désirent pas travailler. La plupart du temps, ils ne trouvent pas d'emploi et ce n'est un secret pour personne si je dis qu'aux États-Unis, le taux de chômage est particulièrement élevé dans la population noire.

— **24 images:** Le personnage de Mookie, quoique sympathique, est paresseux et irresponsable. Le dénouement du film pourrait-il avoir un effet positif sur lui?

— **S. Lee:** Il est un peu perdu; ce n'est pas un héros, juste un être humain. Le dénouement du film affecte chacun des personnages de façon différente. Leur vie ne sera plus jamais la même. Mookie, pour sa part, va sans doute essayer de s'améliorer et, avant tout, d'être un meilleur père pour son enfant.

— **24 images:** Saviez-vous dès le départ que vous ne finiriez pas le film sur la séquence de l'émeute?

— **S. Lee:** Oui, je ne voulais pas que le public pense que mon film prône la violence pour la violence.

— **24 images:** Vous sentez-vous proche du personnage de Mookie que vous interprétez?

— **S. Lee:** Je suis quelqu'un de très responsable (rires). Je n'ai jamais été marié, je n'ai pas d'enfants et je ne crois pas être particulièrement paresseux. Quoiqu'à l'école, j'étais un élève moyen. J'en faisais juste assez pour m'en sortir, un peu comme Mookie dans le film, quoi! Mookie ne dépense pas trop d'énergie, il prend deux heures pour livrer une pizza au coin de la rue et il en profite pour passer voir sa petite amie. Mais c'est un personnage sympathique. Ce n'est pas quelqu'un d'agressif et c'est pour cela que l'épisode de la poubelle dans la vitrine est dérangeant. D'un seul coup, on a un personnage sympathique qui pose un geste violent. En fait, c'est moi, Spike Lee metteur en scène de cinéma, qui pose un geste.



Mookie (Spike Lee) en compagnie de sa petite amie Tina (Rosie Perez)

— **24 images:** *Le film s'ouvre avec la petite amie de Mookie en train de danser sur une musique très énergique. Avez-vous voulu opposer dès le départ ce personnage à celui de Mookie, qui est plutôt paresseux?*

— **S. Lee:** Mes deux précédents films, *Sbe's Gotta Have It* et *School Daze*, commençaient sur une musique très blues composée par mon père. Il y avait des clichés photographiques dans le générique, etc. C'était parfait pour ce genre de films. *Do the Right Thing* est d'une facture très différente et il fallait que le public le sache dès les premières images qui sont très colorées, agressives. Il fallait que l'on sente qu'il va s'agir d'un film de colère, plein de bruit et de fureur. La séquence générique met le spectateur dans un certain état d'esprit qui ne le quittera plus pendant deux heures.

— **24 images:** *Vous accordez énormément d'importance à la musique.*

— **S. Lee:** La musique est un des personnages du film. Quand je fais un film, j'attache autant d'importance à la musique qu'à la direction d'acteurs, au scénario ou à la mise en scène. En écrivant le scénario, j'ai toujours en tête une idée de la musique. Prenez le personnage de Radio Raheem par exemple, il y a un certain type de musique qui est identifié au personnage. Souvent, on entend d'abord la musique avant de le voir apparaître à l'écran. Mon père (Bill Lee) est musicien. C'est lui qui compose la musique de mes films. J'ai donc grandi dans un environnement familial où la musique occupait une grande place.

— **24 images:** *La chanson Fight the Power revient plusieurs fois dans la trame musicale. Véhicule-t-elle l'un des messages du film?*

— **S. Lee:** Elle revient 15 fois dans le film et elle pourrait être l'un des messages parmi tant d'autres. C'est le groupe *Public Enemy* qui l'interprète.

— **24 images:** *Comment avez-vous abordé les personnages d'Italo-Américains?*

— **S. Lee:** J'habite Brooklyn, à New York. Alors, je les connais bien.

— **24 images:** *Le regard que vous portez sur les Noirs est souvent très critique.*

— **S. Lee:** Ces personnages ne sont pas des héros, ni des saints. Il n'y a que les policiers pour jouer les héros... Je dirais cependant que les Noirs sont peut-être dans le film le groupe ethnique le plus durement traité. Comme je fais partie de cette communauté, je me sens un peu comme Woody Allen qui dit des choses sur la communauté juive que personne d'autre n'oserait dire.

— **24 images:** *Comment expliquez-vous le fait qu'il y ait très peu de metteurs en scène noirs aux États-Unis?*

— **S. Lee:** Faire un film coûte énormément d'argent. Il est très difficile de trouver les fonds nécessaires. Et Hollywood est blanc. C'est un milieu très fermé où on est probablement un peu plus raciste que dans les autres milieux du «show business» américain. La présence d'Eddy Murphy et de quelques autres pourrait nous laisser croire que la porte est grande ouverte pour nous à Hollywood, mais ce n'est pas le cas. On espère cependant qu'elle est entrouverte. Les Noirs ont produit une musique formidable, nous avons de grands danseurs, de grands romanciers. Le cinéma est un peu comme la dernière frontière.

— **24 images:** *Contrairement à Jim Jarmush, vous envisagez donc la possibilité de travailler et d'être produit à Hollywood?*

— **S. Lee:** Oui, tout à fait. Il faut bien comprendre que Jarmusch a les mains libres quand il met sur pied un projet. Ses films ne coûtent que 2 millions de dollars. C'est pour cela qu'il peut faire ce qu'il veut. Si ses films en coûtaient dix, il aurait certainement des problèmes de financement. *School Daze* et *Do the Right*



Radio Raheem fait étalage de son «ghetto blaster» en compagnie de Buggin Out. Sur le mur où ils sont adossés, des graffiti non équivoques appellent à voter contre le maire Koch.

Tbing ont coûté 6 millions et demi de dollars chacun.

— **24 images** : Revenons au film. Il y a une explosion de violence soudaine et ensuite, la vie reprend son cours normal. Votre film n'est-il pas un peu pessimiste quant à l'avenir de la communauté noire ?

— **S. Lee** : Je pense que mon film contient de l'espoir. Mais, en même temps, je suis très réaliste. Quand le jeune Noir est tué, ce n'est pas une bavure policière. La police sait très bien ce qu'elle fait. La prise (Choco) qui tue Radio Raheem, n'est pas du tout innocente, les policiers savent qu'elle peut être fatale.

— **24 images** : La réaction de la communauté noire, à la suite de l'incident, n'est-elle pas désespérée ?

— **S. Lee** : Qu'auraient-ils pu faire d'autre ? Je ne dis pas que la violence est la seule façon de réagir. Je dis seulement que, dans ce cas-ci, c'est une réaction tout à fait légitime. Les flics ont tué Radio Raheem et les Noirs en colère ne savent plus vers qui se tourner. Les flics ont fichu le camp. Le maire Koch est quelque part dans New York. Bush est à Washington. Et moi, je suis là et je ressens toute l'oppression dont ils sont victimes.

— **24 images** : Votre prochain film indiquera-t-il plus clairement à la communauté noire une voie à suivre ? C'est un peu ce que je voulais dire en parlant d'une fin désespérée.

— **S. Lee** : Je ne me vois pas comme un sauveur. Je ne suis pas un leader politique comme Jesse Jackson. Je n'ai pas de réponse toute faite ni de programme établi pour améliorer le sort de la communauté noire. Mon prochain film s'intitulera *Love Supreme*. Ce sera une fiction à propos d'un musicien de jazz contemporain, vivant aujourd'hui à New York. Tout ce que je puis dire, c'est que la communauté noire doit exercer son droit de vote pour battre le maire Koch à l'élection de l'automne, mais ça ne signifie pas nécessairement que tout va changer du jour au lendemain. Cependant, si le vote de la minorité est uni et celui de la majorité divisé, il y a possibilité de gagner.

— **24 images** : Vos personnages modèrent souvent les choses dans votre film.

— **S. Lee** : Il y aura toujours des concessions, des compromis à faire.

— **24 images** : La communauté noire a elle aussi son élite et sa classe moyenne. Et cette classe n'a-t-elle pas tendance à épouser les valeurs des Blancs et les valeurs de la droite ?

— **S. Lee** : Dans n'importe quelle société, la classe moyenne reproduit les valeurs de la majorité.

— **24 images** : Que pensez-vous du cinéma américain d'aujourd'hui ? Êtes-vous optimiste quant à son avenir ?

— **S. Lee** : La majorité des films américains sont complètement nuls. On dirait qu'ils sont produits à la chaîne, comme des voitures. Ils se ressemblent tous. Ça me fait penser à du café instantané auquel il suffit d'ajouter de l'eau. L'originalité n'a jamais été aussi rare qu'aujourd'hui. Mais je crois que le public dans le monde entier a envie de voir des films différents, qu'il en a assez de voir toujours les mêmes choses, souvent des comédies.

— **24 images** : Nous pouvons tout de même être sceptiques quand on sait qu'il existe des schémas de production et que la plupart des films sont conçus pour un public de 14 à 18 ans.

— **S. Lee** : Oui, c'est de la consommation de masse. Avant de monter un projet, ils font des études de marché... Ces méthodes de marketing ne font pas avancer le cinéma, bien au contraire. Si vous prenez un film comme *Lost Angels*, tous les adultes y sont représentés de façon caricaturale et négative. Les parents qu'on nous montre ont les enfants qu'ils méritent. Le sujet est traité en surface. On désigne au public qui sont les bons et les méchants. Ce film est un exemple parmi tant d'autres. Je ne veux pas le prendre pour cible, mais il est tout à fait représentatif du cinéma américain.

— **24 images** : Votre film se termine sur deux citations — une de Martin Luther King et l'autre de Malcolm X —. Ces deux figures sont-elles toujours très présentes à l'esprit des Noirs américains ?

— **S. Lee** : Plus que jamais, oui. Ils ont tous les deux été assassinés. Malcolm X, en particulier, n'a jamais été aussi vivant qu'aujourd'hui. ●